

Selon la police

Un film de Frédéric Videau

Télérama



Vingt-quatre heures dans la vie d'un commissariat et, à travers lui, le portrait d'une société en déliquescence. Avec l'humour comme pare-feu.

Pourquoi la police, depuis quelques années, est-elle devenue un sujet de prédilection, à la télévision comme au cinéma ? Parce que c'est un baromètre idéal pour juger de l'état de la société. Et elle ne va pas fort, cette société, à en croire la séquence d'ouverture de ce film. Un flic, surnommé Ping-Pong, est en train de brûler sa carte professionnelle dans le lavabo des toilettes. « *Ça fait du bien* », lâche-t-il posément à un collègue qui s'inquiète de ce qu'il fait. Ping-Pong est un homme au bout du rouleau et qui abdique. On le voit, hébété, quitter le commissariat pour errer sans but dans la rue.

Outre ce Ping-Pong, rendu très attachant par Patrick d'Assumçao, le film, choral, suit à tour de rôle et pendant vingt-quatre heures plusieurs autres policières et policiers de ce commissariat. Une jeune recrue a caché à ses parents son métier ; un chef consciencieux se montre capable de couvrir un dérapage ; un autre manifeste des tendances racistes... **Frédéric Videau ne juge personne. Il donne vie à chacune et chacun, faisant de ces femmes et hommes, entre 20 et 60 ans, des personnages tragi-comiques, pétris de contradictions, frustrés et sous tension. Des prolétaires de la police, instrumentalisés, poussés à faire du chiffre, haïs par beaucoup de gens.**

Le constat est assez désespéré mais le regard, distancé par un humour à froid. L'absurde, la loufoquerie s'invitent volontiers, notamment par le télescopage entre le verlan et une langue plus soutenue. Dans le jeu vaudevillesque autour des portes qui s'ouvrent et se ferment, le commissariat tient d'un minithéâtre, un lieu fourmillant de confessions, ouvert aux doléances. Et lorsque le cinéaste nous en fait sortir, c'est plutôt le désert, le « chacun chez soi ». Et Ping-Pong ? On le retrouve, toujours dans la rue, en train de déambuler, à la fois soulagé et sur la corde raide. Symbole parfait d'un corps social au bord d'exploser, ou d'imploser...

Jacques Morice

Selon la police

Un film de Frédéric Videau



Frédéric Videau suit cinq flics dans Toulouse et sa banlieue. Cinq personnages confrontés à un métier si difficile qu'il conduit au mal-être.

Un matin, Ping-Pong brûle sa carte de police dans un lavabo des toilettes avant de disparaître sans prévenir du commissariat. Plus tard, on apprendra pourquoi ce flic de terrain a hérité de ce surnom. On saura aussi qu'il a refusé de serrer la main du ministre, venu en visite la veille. « *On est en train de crever la gueule ouverte* », a lâché le premier de corvée à sa hiérarchie. *Selon la police* est un film de flic. Il appartient à une tradition française (*Police*, *L.627*, *Le Petit Lieutenant*), remise au goût du jour avec vigueur ces derniers mois.

Selon la police, de Frédéric Videau, a une forme polyphonique, éclatant les points de vue. Film choral, il suit cinq personnages durant un jour et une nuit, dans Toulouse et sa banlieue. Cinq flics, cinq nuances de bleu sur la voie publique (la VP, dans le jargon), qui vont au contact de la population ou qui voient les gens ordinaires venir à eux en poussant la porte du commissariat. Ainsi Zineb, la novice, affectée au « bureau des pleurs », enregistre les mains courantes et les souffrances humaines. Jeune Arabe de cité, elle veut faire « keuf », mais fait croire à sa famille qu'elle travaille dans un hôtel à Paris. Drago, lui, assume de porter l'uniforme, même si c'est pour courser de pauvres revendeurs à la sauvette sur les berges.

Son frère cadet, Joël, hésite à passer le concours. En attendant, il travaille dans un aéroport comme adjoint de sécurité à la police aux frontières. Il a pour clients Afghans, Syriens, Pakis et autres damnés de la terre qu'il faut embarquer et escorter dans des avions. Forcément, quand un réfugié récalcitrant lui balance un seau de merde au visage, il y a de quoi douter de l'envie de faire ce métier. Delphine (Laetitia Casta), de la BAC nuit, devra nettoyer le vomi qu'un type arrêté ivre mort au volant a répandu dans la voiture qui l'amène en cellule de dégrisement.

Et puis, il y a Tristan (Simon Abkarian, toujours impeccable), revenu de tout, soumis comme les membres de sa patrouille à la politique du chiffre. Fouad, récidiviste chopé au pied de son immeuble, est un délinquant « rentable » : détention d'arme (un cran d'arrêt) et de drogue (une barrette de shit). Il sert aussi de défouloir. On le sort de la « cage » pour le rouer de coups.

On sent les hommes et les femmes, sous l'uniforme. La meilleure partie du film est peut-être l'errance de Ping-Pong dans la ville, jusqu'à ce final tragique et fort dans un décor de fête foraine. **Patrick d'Assumçao donne à son personnage une dignité, une belle gravité. Il porte toute la tristesse du monde sur ses épaules. Il raconte tout du lien abîmé entre la population et la police.** « *La rue est calme quand il pleut. La pluie est la seule alliée du flic, tu verras* », dit Delphine à Zineb. À Toulouse, comme ailleurs, on ne peut pas toujours compter sur la pluie pour avoir la paix sociale.

Etienne Sorin

Selon la police

Un film de Frédéric Videau

les
inRockuptibles

Pourquoi *Selon la police* est la parfaite antithèse de *Bac Nord* ?

En France et contrairement aux États-Unis, le film sur la police n'est pas un sous-genre du film policier, mais un genre en soi. Il se déploie en dehors des ressorts habituels du polar. Le nouveau film de Frédéric Videau, dix ans après *À moi seule*, est dans la lignée de *Tchao Pantin* de Claude Berri, du *Petit Lieutenant* de Xavier Beauvois, de *Polisse* de Maiwenn ou des *Misérables* de Ladj Ly. Mais il est aussi saupoudré d'une dose d'onirisme qui tord le cou à la simple chronique sociale racontant des flics.

On y suit plusieurs policiers de Toulouse, chacun.e se débattant avec une crise de vocation plus ou moins aiguë. Reprenant en partie la critique formulée par Pasolini lorsqu'il défendait la police en 1968, le postulat du film est de voir les forces de l'ordre, à la fois comme une force d'oppression, mais une force elle-même dominée par le pouvoir politique, qui lui demande de colmater tant bien que mal les dégâts causés par les inégalités sociales.

À l'image du très beau personnage de flic joué par Patrick d'Assumção, qui brûle son insigne dès la première scène du film, la police y est montrée à bout, esseulée, ayant pour seule amie une pluie qui suspend un instant la criminalité urbaine. Dans ce film las et hébété, qui essuie toute la merde de la société française, au propre comme au figuré, on traque le réenchâtement. Il se niche d'abord dans les nappes de synthèse féériques de Florent Marchet et prend corps lors de quelques scènes furtives et sublimes, dont la plus belle est une séquence où le flic à la dérive répète à un jeune qui tente de le provoquer à sortir son arme, le mot « doucement ».

S'il ne fait pas l'économie des dérives sexistes, racistes, homophobes et des bavures policières, dont les exemples peuplent notre actualité, un léger sentiment de gêne nous étreint tout de même en voyant cette vision fantasmée d'une police dont le doute est incarné par un élégant casting (Laetitia Casta, Alban Lenoir, Corentin Fila, Agathe Bonitzer, Simon Abkarian et la révélation du film Sofia Lesaffre). La beauté et la douceur sont-elles suffisantes pour nettoyer la merde ? Non évidemment. **C'est la tragédie qui est au cœur de *Selon la police*. Constat d'une impasse comme *Bac Nord*, mais totalement affranchie des caricatures qui gangrènent le film de Jimenez, *Selon la police* indique que notre seule chance d'en sortir est la pratique d'une douce désobéissance et d'une violente remise en cause.**

Bruno Deruisseau

Selon la police

Un film de Frédéric Videau

Le Journal du Dimanche

Au commissariat de Toulouse, Ping-Pong (excellent Patrick d'Assumçao) brûle sa carte de police et disparaît. Pour ses collègues, la vie continue. Au fil **de belles scènes reliées par le mystère de cette disparition**, Frédéric Videau dépeint une police française mal-aimée et au bord du burn-out. Il y a de quoi dire et faire surgir **des instants poignants, incisifs**. Sûr de son regard sensible et de son suspense suggérant un drame imminent, le film prend son temps, méthodiquement. Il offre par ailleurs **un bel espace de jeu aux acteurs, souvent remarquables**.

Alexis Campion

Le Monde

Étonnant objet que cet élégant polar, au tempo calme et millimétré, où l'on suit une journée particulière dans la vie d'un commissariat de quartier : le plus ancien de l'équipe (Patrick d'Assumçao) vient de brûler sa carte de policier, avant de disparaître. Des coéquipiers partent à sa recherche, et, ce faisant, le scénario dresse la cartographie de la dépression qui mine ces flics de rue – certains ont la peur au ventre, d'autres la matraque facile.

Clarisse Fabre

Selon la police

Un film de Frédéric Videau



Un film choral porté par des acteurs magnifiques.

Le monde de la police et son point de vue connaît actuellement dans le cinéma français un fort regain d'intérêt notamment avec ces dernières années *Les Misérables* (Ladj Ly, 2019), *Bac Nord* (Cédric Jiménez, 2020), *Un pays qui se tient sage* (David Dufresne, 2020), *Police* (Anne Fontaine, 2020), etc. Le nouveau film de Frédéric Videau s'inscrit dans cette longue radiographie contemporaine pour dresser également autour de ce maillon de la fonction publique, la déliquescence contemporaine de la représentation de l'État.

Frédéric Videau s'attache plus particulièrement à la polyvision en suivant plusieurs personnages de policiers qui se croisent et travaillent ensemble sous tension dans l'espace-temps d'une journée. L'histoire est assez judicieusement développée avec le fil rouge d'un policier qui brûle sa carte d'agent en amorce du film et vient errer dans la ville tout le reste du temps tandis que les autres agents s'apprêtent à vivre une nouvelle journée intense dont certains n'en réchapperont pas.

Ce film choral est porté par des acteurs magnifiques dans leur composition et leur sobriété alors qu'ils auraient pu se laisser aisément déporter sur la pente de l'excès. **Cette polyphonie d'interprétation est aussi la force du film associé à son montage. On passe naturellement du drame social constant à quelques scènes de dérision, de séquences mélodramatiques filmées avec subtilité notamment dans la plus touchante délivrée avec une humanité chaleureuse par le regretté Jean-François Stévenin dans l'une de ses dernières apparitions dans un film.**

Un film qui pose la question essentielle du catastrophique usage méprisant d'une fonction publique dans le corps social à des fins de répression servant le maintien au pouvoir d'une idéologie politique qui désaccorde foncièrement le vivre ensemble au quotidien.

Cédric Lépine